

Sur l'auteur

Qiu Miaojin (1969-1995) est une écrivaine taiwanaise. Diplômée de psychologie, elle exerce comme conseillère pédagogique puis comme journaliste avant de s'installer à Paris en 1994, où elle suit l'enseignement d'Hélène Cixous dans son Centre d'études féminines de Paris VIII. Sa première nouvelle publiée, *Le prisonnier*, reçoit le prix du *Daily News*. *Notes d'un crocodile*, publié en 1994, obtient le prix littéraire du China Times. Parution posthume, *Dernières Lettres de Montmartre* est rapidement devenu culte en Asie, faisant de Qiu Miaojin une icône de la contre-culture LGBTI. Elle se donne la mort à Paris, à l'âge de 26 ans.

DERNIÈRES LETTRES
DE MONTMARTRE

Qiu Miaojin

DERNIÈRES LETTRES
DE MONTMARTRE

Traduit du chinois (Taïwan)
par Emmanuelle Péchenart

NOTAB/LIA

Titre original: 蒙馬特遺書
© Ink. Publishin Co., 1995.
© Les Éditions Noir sur Blanc, 2018
pour la traduction française
© Visuel: Paprika

ISBN: 978-2-882-50517-0

N. B.

Trois remarques concernant la traduction :

- 1) Les noms et prénoms des personnages apparaissant dans ces lettres sont transcrits en *pinyin*. Solution simple mais décevante, car elle ne rend pas la poésie de certaines significations, graphies, ou même sonorités. Le prénom de la destinataire principale, Xu, est d'une grande délicatesse ; il se prononce *hsü*, et le caractère qui le compose, formé de trois éléments désignant la femme, la bouche, la soie, signifie « duvet ».
- 2) Les mots en petites majuscules sont en français (ou en anglais) dans le texte.
- 3) Les notes sont de la traductrice.

*Pour Petit Lapin qui est mort,
et pour moi qui vais mourir.*

Si ce livre est publié un jour, les gens qui auront l'occasion de le lire pourront commencer par n'importe laquelle des lettres qui le constituent. Il n'y a pas de continuité nécessaire entre elles, si ce n'est celle des dates auxquelles elles ont été écrites.

SA JEUNESSE ANTÉRIEURE LUI SEMBLAIT AUSSI ÉTRANGE QU'UNE MALADIE DE LA VIE. ELLE EN AVAIT PEU À PEU ÉMERGÉ ET DÉCOUVERT QUE, MÊME SANS LE BONHEUR, ON POUVAIT VIVRE: EN L'ABOLISSANT, ELLE AVAIT RENCONTRÉ UNE LÉGION DE PERSONNES, INVISIBLES AUPARAVANT, QUI VIVAIENT COMME ON TRAVAILLE – AVEC PERSÉVÉRANCE, ASSIDUITÉ, JOIE. CE QUI ÉTAIT ARRIVÉ À ANA AVANT D'AVOIR UN FOYER ÉTAIT À JAMAIS HORS DE SA PORTÉE: UNE EXALTATION PERTURBÉE QUI SI SOUVENT S'ÉTAIT CONFONDUE AVEC UN BONHEUR INSOUTENABLE. EN ÉCHANGE ELLE AVAIT CRÉÉ QUELQUE CHOSE D'ENFIN COMPRÉHENSIBLE, UNE VIE D'ADULTE. AINSI ELLE L'AVAIT VOULU ET CHOISI.

CLARICE LISPECTOR, *AMOUR*¹

1. Nouvelle du recueil *Liens de famille*, traduit du brésilien par Jacques et Teresa Thiériot (1989, Des Femmes).

ORPHÉE CHINOISE

(Au séminaire d'Hélène Cixous)

Une jeune garçonfiction ou peut-être un nymphe au réveil d'une métamorphose d'Ovide, en train d'essayer, dans le doute, son nouveau corps, va-t-elle bondir par-dessus elle-même, nager, la tête indécidable, l'humour double, le museau amusé de rainette, mais la minceur criquet ?

– et cette créature est animée d'un esprit en perpétuel déplacement, toujours prête à prendre-le-départ, à se jeter dans l'action, c'est-à-dire la passion, à sauter d'une figure à l'autre –

alors ce beau samedi de mai 1995, dans la salle du Collège international de philosophie, en se penchant sur le bureau où je répands les textes qui vont nous transporter à travers univers, elle me prévient : aux dernières nouvelles, elle-il s'est séparée de son être-Qiu. Et à la place de Qiu, la brillante chercheuse-fureteuse chinoise, qui suivait à la course les séminaires au CIPH, jusqu'à la semaine

dernière, est survenue Zoé. Qui me la présente et se tire. Salut, Zoé!

– Tu sais que Zoé en grec cela veut dire «la vie»! dis-je.

Désormais elle s'appelle Vie. Auto-interpellation, autodétermination. Vis, vie!

– Tu sais que par un tour insondable du sort, Vie en français est du genre féminin? Vie ne vient pas de Zoé, mais de *vita*. Et le français laisse Zoé pour appeler l'animal.

– Tu sais que dans l'usage, Zoé est un nom de fille. N'a même pas la chance d'être épïcène? dis-je.

Qu'à cela ne tienne! Zoé invente un nouveau genre d'amphibie, un être capable de vivre en plus d'un élément, à plus d'une vie simultanée sur terre comme dans l'eau, comme dans l'air, passant d'une espèce à l'autre en cultivant l'amphibologie dans la phrase comme dans l'amour. Or ce jour-là, la créature mince et frémissante que je suis, d'un regard fasciné, dans une page de Clarice Lispector où elle, la créature, promène son être ténu de couleur verte est, me le souffle celle qui la peint sur le papier et dans l'espace, une *Esperança*. *Esperança* est un genre délicat, et presque aussi impondérable qu'une vision, de Zoé. *Esperança* est un message de bon augure, un signe de vie, une ancienne feuille d'arbre qui s'est métamorphosée en insecte orthoptère et se prépare à se muer en jeune femme aux membres frémissants de sauts prêts à tracer leurs minces traits lumineux dans l'air de la salle de séminaire. Que dis-je? *Esperança*, si c'est une sauterelle en français,

c'est, dans d'autres langues, le sentiment qui nous fait espérer entrevoir la trace lumineuse du désir promis, c'est le saut dans l'avenir, l'âme du désir de ce qui pourrait venir, la force d'attendre le plus tard, le pas encore, de naviguer sur l'abîme à bord du peut-être, la vertu qui maintient en vie les mortels, le secret de l'art, la réponse du poète à la mortalité. C'est le salut à l'avenir. *Hop! Hope! Hoffen.*

– Et comment dit-on Esperança en chinois ? demandé-je à Zoé.

– Espérance ? C'est moi. C'est le nom de l'adoration que je suis, écrit Zoé.

Voilà ce que Zoé m'aura répondu, dans le livre qu'elle était en train de tirer de son mince corps tout tressaillant d'exaltation.

Ce livre, je ne l'ai lu que longtemps après le saut de Zoé hors du temps lent, hop ! dans l'amour au-delà de l'au-delà.

Mais j'avais sous les yeux le mince volume de la passion-selon-Zoé, *en personne*, au moment de la mue. En ce printemps-là, à Paris, Zoé ne pense qu'à écrire, elle nourrit sa ténuité insatiable d'un pêle-mêle de livres. Il arrive que je sois tentée de trier le bon grain de l'ivraie, mais le signifiant est plus fort que tout, *l'ivraie* est aussi *lis vrai*, et Zoé avale bien et mal également, dans une dé-hiérarchisation que commande le désir. L'amer est aussi son miel.

Quel âge a Zoé ? Un âge rimbaldien, gavroche, les mains dans les poches, le verbe ivre. Elle participe à nos manifs politiques pour l'amour de la fête et de la fronde. Elfe à casquette.

Elle me fait rire.

Zoé adore adorer. *Ad orare*. S'adresser en flammes à l'Objet Toi, Toi qui es moi. Petit moi déifié en Toi, par transfiguration mythologique.

En 1995, Toi-qui-es-moi s'appelait Xu, ou la littérature.

Xu est (était) l'objet fatidique de Zoé. Une jeune femme que le sort a tirée d'un trait pour être le destin de Zoé, son génitif, sa génitive, sa définition. D'autant plus unique et absolu que le secret de la passion est caché dans l'écriture : il y a un livre (il est «là-haut» nous informe Jacques-le-Fataliste mis au monde par Diderot) où le Conte de la vie de Zoé est-déjà-écrit. Elle-il l'a toujours su, notre Zoé, que son récit d'existence était écrit avant même sa naissance, dès sa conception, et qu'elle était donc un personnage dans le théâtre des poètes, des genres et des animaux.

Dans le Conte de Zoé, le héros-héroïne est pris d'une passion causée par une formule magique : un ensemble de signifiants, quelques traits qui sont taillés pour percer le cœur de Qiu-Zoé, et de personne d'autre. Est-ce une illusion ? Nul ne pourra nier à la fin que ce soit une réalité.

C'est un assentiment au destin qui fait le charme étrange des dernières Lettres de Montmartre.

Qiu-Zoé-et autres incarnations aime Xu pour l'éternité, comme Montaigne aime éternellement

et uniquement La Boétie, parce que c'était elle-lui parce que c'était moi.

Cette adoration est Parce que. Elle est la lumière éblouissante qui jaillit des Lettres, elle n'est pas céleste, elle vient des profondeurs des organes, du monde viscéral du sang embrasé, du cœur en feu, elle brûle tout sur son passage, elle n'a pas d'autre fin que sa faim, elle se dévore elle-même, elle n'écoute que sa douleur. À peine est-elle déclarée qu'elle s'avère inextinguible.

Qui en est frappée est vouée à sa fatalité. Au premier regard déjà c'est le dernier regard.

Ce phénomène incendiaire est rarissime. Je n'en connais qu'un autre cas : celui de Phèdre, sa bouche est pleine de flammes, tout y brûle, il n'en survit qu'un mot, qui est comme le nom de la prière folle, la prière qui n'espère pas, qui crie : J'aime. Jaime ! Gemme ! J'aimal.

Les mystiques saintes poussent ces cris de Dieu. C'est l'enfer de l'amour. La sainte folle de Jaime tournoie autour du cratère. Le cratère c'est son propre cœur où bouillonne son sang. Elle voudrait s'y jeter avec Xu. Cela s'est fait dans certaines cultures, certaines régions de la littérature, ce que l'on célébrait sous le titre de Double Suicide. Au Japon les amants interdits se jetaient ensemble sur un sabre. Mais ensuite morts ils se retrouvaient ensemble sur une seule feuille de lotus. Kleist, l'immense poète, a bu la mort avec son amante. La mort, on se la donne, mutuellement. Mue. Tue. La mort s'aime. L'amour se mord le cœur jusqu'au

Cela est rare. Cela existe. Selon moi cela n'existe pas sans le témoignage du Texte. La mort n'est pas la fin. Elle est le billet de passage dans le Récit. Le Conte est bon.

Le Conte de Zoé aura donc *commencé par la Fin* : dans la première scène c'est l'incarnation de la passion en petit lapin qui reçoit la mort. Première mort de Qiu-Zoé. Par la suite la vie bondit de mort en mort.

Le Compte est bon. Ce Conte-là est toujours un mélange de terreur et de jouissance. Je vais te manger. Mange-moi. Mélange-toi de moi.

Surprise anachronique : nous croyons que le temps des contes est fini. Et voici qu'il s'en produit en réalité, dans la rue où nous habitons. Un conte, c'est le temps surnaturel où les créatures animées par la faim, qui se surveillent les unes et les autres, les animaux et les humains, loups et agneaux et agneauloups ne sont pas séparés, échangent leurs passions et leurs destins, ont Envie les uns des autres.

Le temps où Félicité, le modèle naturalisé de Flaubert, rencontre la félicité sublime en la personne de Loulou le perroquet transsubstantié en Saint-Esprit.

Pendant tout le temps de mon séminaire au Collège international de philosophie je n'ai jamais

vu Zoé-ex-Qiu que prête à s'élancer, elle entre dans la salle, oui, elle est prête, elle sourit de toutes ses dents, elle prend le vent, elle a sa tête d'insecte aviateur, elle a des textes pour ailes, elle va voler.

C'était le dernier séminaire de l'an 95, «l'ultime» comme dirait Kafka. Il s'agissait d'écriture, de jouir, de lutte politique, de métamorphoses, de D. S. (la déesse des Différences sexuelles), d'Iphis et de Ianthé.

«Ianthé souhaitait le mariage, la concrétisation de son amour

Quamque virum putat esse, virum fore credit
Ianthe

Et que celui qu'elle croyait être un homme se montrât homme,

Iphis amat, qua posse frui desperat et auget

Hoc ipsum flammis ardetque in virgine virgo,

Iphis aimait, désespérait de pouvoir jouir et cela même augmentait

Les flammes, et fille elle brûlait pour une fille.»

Il s'agissait d'une passion connue de nul humain. Si nouvelle si prodigieuse.

Une fois le lapin mort, Zoé se réincarna en vitesse en crocodile. Je devine : La crocodile qui erre dans les grands jardins à la française et les escaliers du dix-huitième arrondissement, souffre de la passion qui s'est retournée contre elle-même. Elle est mêlée de cruauté, de tendresse, de cœur de lapin.

Où est-elle passée ? C'est le premier jour de l'an du séminaire 1995-96. Zoé n'est pas dans la salle. Qiu, non plus.

Elle-il est passée de l'autre côté. Elle s'est donné la mort. Zoé la Vie s'est donné la mort.

C'est le rêve de tout poète : aller voir la vie là-bas-là-haut-au-delà, goûter l'ultime sel de la dernière larme de vie. Dévisager l'invisible. Découvrir la dernière minute du temps. Semer les graines de sa signature dans l'avenir. S'aimer à perpétuité. Goûter le goût de la mort.

Et revenir au point de départ.

Il me vient soudain à l'esprit l'idée que Zoé sitôt après la mort qu'elle se donne en juin 95, en tant que Crocodile, se sera peut-être réveillée en ara. Elle répète sa mort, d'abord en chinois. Elle continue à mettre le feu à son conte.

HÉLÈNE CIXOUS

TÉMOIGNAGE

Xiaoyong,

L'unique personne à qui j'ai dédié ma vie m'a abandonnée. Elle s'appelle Xu, et même Petit Lapin, le compagnon qu'elle m'a laissé à Paris et qui concrétisait nos trois ans de mariage, vient de disparaître, si peu de temps après. Tout ça en moins de quarante-cinq jours. À cette heure, le corps glacé de Petit Lapin gît auprès de mon oreiller, tranquille, avec contre lui la poupée Porcelette que Xu m'a envoyée pour me tenir compagnie. Toute la soirée d'hier, je suis restée à hurler silencieusement sous ma couette, tenant dans mes bras ce petit cadavre d'un blanc parfait...

Xiaoyong, cette souffrance qui m'accable jour et nuit n'a pas pour cause un malentendu avec le monde, ni les douleurs d'un corps en déroute; elle provient de la fragilité de mon âme et des blessures qu'elle a subies. Je souffre de tout ce mal qu'on m'a fait, je pleure tout ce que j'aurais pu donner, aux autres, et au monde, alors que je suis dans

l'incapacité de rendre ma propre vie un peu meilleure. Le tort n'en revient pas au monde, mais à nos âmes fragiles, nous ne savons pas nous soustraire aux blessures que le monde nous inflige, nos esprits en tombent durablement malades.

Xiaoyong, toi et moi avons en commun un idéal d'amour qui n'a pas pu se réaliser. Je me suis dédiée à une personne, mais ce don n'a pas été reconnu, le monde en a fait quelque chose qui ne mérite même pas qu'on en parle, sinon pour s'en moquer. Comment nos âmes fragiles n'en seraient-elles pas blessées? Xiaoyong, l'existence ne devrait pas consister à se faire mal mutuellement, tu ne trouves pas? Il faudrait que s'arrête une bonne fois ce petit jeu, non?

Xiaoyong, mon espoir n'est déjà plus de bâtir un amour idéal, mais seulement de vivre un tout petit peu mieux. Je ne veux plus être celle qu'on blesse ou qui blesse, je refuse une existence où l'on ne cesse de se faire souffrir mutuellement. Et si le monde, ce doit être ça, un lieu où l'on ne sait que se faire du mal, eh bien je refuse d'y vivre. L'espoir d'un amour idéal n'est plus si important. La seule chose importante serait de pouvoir vivre sans que personne ne vienne plus jamais me blesser.

Xiaoyong, toi et moi sommes unies par l'affection et la confiance. Mais est-ce que je peux cesser de souffrir, toute seule à Paris? Même si je

me réconciliais avec celle que j'ai meurtrie et qui m'a meurtrie, est-ce que j'arrêteraï pour autant de souffrir? Pourquoi tant de blessures, mon âme en a déjà tant supporté, est-ce qu'elle pourra y résister? Digérer toute cette douleur? Et même si elle y parvenait, est-il en son pouvoir de se reprendre, de redéployer une nouvelle existence?

Xiaoyong, le monde a sans doute toujours été comme ça, ce que vous espérez ne jamais y voir détruit, il le détruit quand même. Ce n'est pas sa faute, au monde, il est ce qu'il a toujours été, il continue de détruire, ce n'est pas sa faute, si on m'a fait mal, mais comment faire pour digérer autant de blessures? Si je n'y arrive pas, elles ne cesseront plus de meurtrir mon existence. Cette souffrance et ces blessures, est-ce qu'elles trouveront à s'exhaler, finiront par s'apaiser? Est-ce qu'au fond de moi je serai capable de pardonner à la vie, de retrouver de la force?

Xiaoyong, dans un monde où nous nous tenons l'une près de l'autre, je ne suis pas toute seule, ta façon d'appréhender l'existence m'est tellement proche, tellement chère, tu comprends ce qu'est ma vie et tu m'aimes profondément. Mais il faudrait que je change, non? Je ne sais pas comment changer, je dois sûrement devenir quelqu'un d'autre, voilà l'unique moyen de m'être utile à moi-même. Je crois qu'il faudrait que je change d'identité,